**TRIBUNE**

**Lecture :**

"Les chicanes de la lettre : La vérité entre raison et révélation"

**Congrès sur les trois monothéismes**

Après le colloque de Cordoue 1992¸ nous voici réunis cette fois à Fès¸ dans ce lieu historique¸ un haut lieu de la pensée philosophique et théologique¸ pour s´interroger sur ce que les trois monothéismes - malgré leurs différences - peuvent avoir en commun. C´est une question qui ne m´est pas étrangère¸ qui est en outre pour moi particulièrement vivace¸ puisque je viens d´un pays qui a connu récemment une guerre civile animée par des conflits confessionnels. Nous étions pourtant¸ au Liban¸ amenés à développer¸ pour vivre ensemble¸ un rapport à la religion qui exclut qu´on lise les Ecritures¸ les textes sacrés de manière littérale. Et le fait est que nous faisions comme si la pratique des interprétations métaphoriques¸ qui est sensée favoriser les rapprochements et les médiations¸ était quelque chose de voulu par la Révélation.

Malheureusement¸ ces tentatives de rapprochement n´avaient qu´un temps. Comme si notre coexistence¸ notre volonté de vivre ensemble¸ se heurtait aux aléas d´un Réel qui venait à chaque fois défaire ce qui n´était qu´une série d´arrangements ou de compromis confessionnels. Qu´en conclure ? Allons-nous alors mettre en doute le fait que les interprétations métaphoriques soient inhérentes aux textes sacrés ? Peut-être qu´un retour à l´expérience de trois philosophes médiévaux pourrait nous éclairer sur cette actualité. D´ailleurs¸ on ne peut qu´apprécier l´ampleur et la pertinence de leur position dans la mesure où¸ dans leur rapport aux Ecritures¸ il ne s´agissait pas pour eux d´interpréter seulement en herméneutes le sens du texte. Cela dit¸ concernant la question du rapport entre les trois monothéismes¸ il me semble que c´est Averroès qui s´est le plus intéressé à ce qui fait leur lien. Contrairement à saint Thomas¸ il admettait un point de rencontre entre les trois révélations¸ alors que saint Thomas considérait que les Musulmans¸ à l´instar des païens¸ ne reconnaissaient ni l´Ancien ni le Nouveau Testament et de ce fait¸ dit Saint Thomas¸ on ne peut les convaincre qu´en ayant recours seulement à la raison naturelle à laquelle nous serions tous contraints de donner notre assentiment.

Pour Averroès¸ l´Islam est évidemment la « fin des révélations ». Cela suppose logiquement¸ qu´il ait existé des révélations antérieures à la Révélation ultime de Mahomet. Il existe donc pour Averroès¸ un accord substantiel entre les trois lois sur certaines questions¸ mais cet accord doit¸ selon Averroès¸ inclure aussi - et c´est là une condition nécessaire - doit inclure aussi les philosophes¸ les sages. C´est-à-dire qu´il ne s´agit pas pour Averroès de savoir seulement quel peut bien ê;tre l´accord entre les trois monothéismes. L´accord qui l´intéresse¸ c´est celui dans lequel il trouverait place en tant que philosophe. C´est un accord auquel je me permettrais de donner comme titre : les trois monothéismes avec la philosophie¸ avec la logique.

Mais¸ quel intérêt avons-nous aujourd´hui¸ comme analystes¸ à soulever la question d´un accord possible entre les trois monothéismes ? Bien sûr¸ un tel accord ne peut qu´intéresser tous ceux qui oeuvrent pour la paix¸ contre les guerres de religion. C´est là un aspect louable auquel on ne peut que souscrire en tant que psychanalyste. Mais¸ cela ne saurait nous empêcher de soulever la question du rapport de la psychanalyse et de la religion¸ de la psychanalyse et du monothéisme. Cette question ne nous semble pas illégitime¸ d´autant que l´on sait quelle fut la position de Freud à l´égard de la religion. N´a-t-il pas¸ en effet¸ tranché en reléguant la religion au statut d´une illusion¸ d´une illusion que le développement de la rationalité scientifique finirait par dissiper ? Doit-on dès lors supposer que Freud aurait décliné tout intérêt pour une telle rencontre ? Nullement¸ si l´on prend en considération la correspondance qu´il a entretenue avec le pasteur Pfister¸ lequel voyait en Freud un apôtre des Temps Modernes. C´est une correspondance très instructive¸ mais où l´on voit¸ en fin de compte¸ Freud refuser que l´on réduise la psychanalyse à un humanisme religieux. Il considère que l´analyste n´est pas¸ à l´instar du prêtre¸ un serviteur de Dieu¸ ni de l´humanité... Vous connaissez¸ sans doute¸ cette anecdote amusante¸ racontée par Freud : c´est l´histoire d´un mécréant¸ agent d´assurance qui est gravement malade ; sa famille obtient de lui qu´il voit un prê;tre capable de le convertir avant qu´il ne meure. L´entretien dure longtemps¸ la porte s´ouvre enfin : le mécréant ne s´est pas converti¸ mais le saint homme a contracté une assurance. Par cette histoire¸ destinée à mettre l´analyste en garde contre certains glissements¸ on devine combien Freud était soucieux de bien distinguer religion et psychanalyse. Le paradoxe est qu´il n´hésitait pas à faire valoir son athéisme¸ malgré les textes qu´il a consacré¸ surtout à la fin de sa vie¸ à la question du Père. Qu´il s´agisse de Totem et tabou¸ ou de Moïse et le monothéisme nous le voyons persister dans une interrogation sur : qu´est-ce qu´un père. De sorte que l´on peut se demander comment il pouvait soutenir son athéisme avec ce qu´il semble promouvoir dans ces textes comme une religion du père ; nous pouvons dire tout au plus que ce que Freud propose dans ces mythes¸ c´est une modalité moderne de la fameuse affirmation : « Dieu est mort »¸ dans la mesure où il nous montre¸ précisément¸ que le père n´interdit le désir de manière efficace que parce qu´il est mort.

On voit du même coup en quel sens le monothéisme pouvait intéresser Freud. Si la religion est pour lui un symptôme collectif équivalent au symptôme qui se forme dans le retour du refoulé¸ alors le christianisme constitue le retour de ce qui a été refoulé dans le judaïsme¸ à savoir le meurtre de Moïse l´Egyptien. Certes¸ Freud reconnaît dans le monothéisme un progrès par rapport au totémisme. Mais ce progrès¸ dans le retour du refoulé¸ révèle en mê;me temps une régression. Ce n´est pas un monothéisme pur¸ dit-il¸ puisqu´il comporte dans son avènement des éléments de superstition¸ une diversité de saints et une grande divinité maternelle. Reste¸ que le texte Moïse et le monothéisme se heurte à une difficulté. Si¸ comme le dit Freud¸ le message de Moïse l´Egyptien représente un monothéisme pur¸ c´est-à-dire un monothéisme où triomphe la spiritualité sur la perception sensorielle¸ impliquant ainsi un renoncement à la pulsion¸ on ne voit pas¸ toutefois¸ comment on en est arrivé à ce que le christianisme en constitue la forme achevée¸ c´est-à-dire une forme où le renoncement est exigé par le Surmoi.

Cette difficulté nous semble liée au fait que pour Freud la fonction du père¸ tout en étant débarrassée de la perception sensorielle au profit d´une représentation nominale abstraite¸ cette fonction donc ne parvient pas à la dignité du signifiant¸ et ceci parce que Freud n´a pas tout à fait reconnu dans la littéralité des rê;ves qu´il venait de mettre en évidence¸ une réalité matérielle langagière qui lui aurait permis peut-ê;tre de dépasser la dimension de la religion qui fait de Dieu la cause finale du désir.

Lacan pouvait reprocher à Freud de perpétuer¸ dans le culte voué au père¸ la religion comme névrose idéale. Est-ce à dire qu´il aurait permis de dépasser cette dimension ? Certaines de ses déclarations sur la religion ne semblent pourtant pas inciter à l´athéisme. Qu´on se rappelle comment un jour¸ dans un de ses séminaires¸ il apostrophait son auditoire¸ mettant au défit quiconque prétendrait pouvoir démontrer ne pas croire en Dieu. Qu´on se rappelle aussi ce texte célèbre où il affirme qu´en psychanalyse¸ nous n´avons à répondre d´aucune vérité dernière¸ ni pour¸ ni contre la religion.

Comment apprécier le statut et la portée de ces formules lapidaires ? Serait-ce chez Lacan¸ un aveu de réserve ou de scepticisme quant au rapport du discours psychanalytique à la religion ? Nullement. Lacan est résolument rationaliste. Dans la quatrième de couverture des Ecrits¸ il se réclame des Lumières¸ à ceci près qu´il n´est pas d´accord quand l´Aufklarung réduit l´acte de foi à un acte de superstition. Disons que Lacan est rationaliste sans ê;tre pour autant un adepte du manifeste positiviste de Vienne signé par Freud¸ mê;me s´il loue Freud pour son intransigeance scientiste contre Jung.

Cependant¸ là où Freud espérait que l´esprit scientifique viendrait à bout de cette illusion qu´est la religion¸ Lacan préconise le contraire : non seulement il considère que l´on ne peut écarter sans dommage cette illusion¸ mais il estime aussi que la religion chrétienne est la vraie religion au point que¸ en fin de compte¸ la psychanalyse déposerait les armes devant les ressources et la ténacité de la religion� Ne sommes-nous pas là¸ avec ces affirmations¸ sur un versant différent de celui sous-tendu par l´athéisme de Freud ? Pourtant Lacan se disait freudien. Peut-on alors parler d´un athéisme lacanien ? Et dans quel sens¸ si l´on sait que l´athéisme est fondamentalement lié au monothéisme ?

A vrai dire¸ Lacan n´évacue pas purement et simplement Dieu. La fameuse formule « Dieu est mort »¸ ressortit chez Lacan au signifiant : pas besoin donc d´un meurtre du père¸ puisque le signifiant s´en est chargé en assignant du mê;me coup à Dieu une place dans la structure. A partir de là¸ une autre rationalité s´impose¸ ce que Lacan appelle L´instance de la lettre dans l´inconscient ou la raison depuis Freud.

Cette raison freudienne n´est pas sans nous rappeler¸ et vous me permettrez cette audace¸ la manière dont nos trois philosophes médiévaux engagent¸ quoique différemment¸ la question de la raison dans son rapport à la foi¸ une question que nous pouvons encore mieux apprécier en la rapportant à l´expérience analytique et à la problématique du transfert dans son rapport à ce que Lacan appelle « le sujet supposé savoir ».

Evidemment la rationalité psychanalytique suppose¸ comme on le sait¸ la science moderne. Entre notre époque et celle de nos trois philosophes¸ il y a eu en effet cette science moderne qui constitue un événement décisif dont l´émergence et le développement vont apporter un changement dans le paysage épistémique et social. Il n´est pas excessif de dire que la rationalité que requiert la démarche lacanienne participe paradoxalement à la fois de la science moderne et de la spéculation philosophico-théologique de nos trois philosophes sur le rapport entre la foi et la raison. Car ce que cette spéculation a de spécifique¸ c´est qu´elle ne parle pas seulement de la raison ou seulement de la philosophie. Le philosophe est aussi préoccupé par des questions d´ordre théologique. Mais cela ne signifie pas que la raison philosophique soit assujettie au dogme de la théologie. Le bon usage de la raison philosophique n´est pas de régner de manière formelle ; il y a un usage pratique social de la raison dans lequel le philosophe reconnaît l´existence de la diversité des méthodes¸ une diversité qui est d´ailleurs voulue par la révélation elle-même¸ puisque dans le cas contraire¸ on serait livré à la tyrannie du littéralisme et aux fanatismes les plus violents des sectes.

Dirions-nous alors que la philosophie d´Ibn Rocshd est celle d´un philosophe musulman ? Nous glisserions dans une certaine confusion. A vrai dire¸ Averroès n´affirme pas l´existence d´une contradiction universelle entre la révélation et la philosophie¸ pas plus qu´il ne préconise l´exténuation intégrale de la lettre révélée... Il considère qu´il existe sur des questions fondamentales un accord entre le sens littéral du texte et les exigences de la raison philosophique. Quand il cherche à justifier en raison la croyance¸ ce n´est pas pour s´opposer à la théologie¸ mais pour montrer la nocivité des stratégies obscurantistes des dialecticiens et herméneutes. De ce fait¸ on n´a pas manqué de dire qu´Ibn Roschd travaille pour une théologie musulmane¸ mais c´est dans la mesure où il en fait une approche critique¸ réformée¸ éclairée pour ainsi dire. A cet égard¸ sa position n´est pas sans rappeler celle de saint Thomas¸ puisque l´un et l´autre oeuvrent pour une alliance structurale de la raison et de la révélation. Peut-être faut-il ici rappeler¸ que Saint Thomas se trouvait lui aussi dans un cadre doctrinal où les théologiens n´étaient pas prê;ts à accueillir la possibilité d´une telle alliance. Car il faut bien dire que dans cette alliance¸ qui peut paraître à nos yeux paradoxale¸ la raison ne saurait abdiquer selon saint Thomas ni selon Averroès. Ni l´un ni l´autre ne font intervenir dans leur démonstration l ´autorité de la foi. Saint Thomas veut¸ tout comme Averroès d´ailleurs¸ que la raison développe en toute liberté la rigueur de ses exigences¸ au point qu´on voit saint Thomas lui-même détaché de l´autorité de saint Augustin. N´est-ce pas aussi le cas d´Ibn Rushd face à Al-Ghazali ?

Peu importe ici de savoir ce qui différencie Ibn Rushd et saint Thomas¸ ni comment la même raison philosophique qui les rassemble peut les séparer. Ce qui compte pour nous¸ c´est de souligner la dimension structurale de cette alliance de la raison et de la foi¸ alliance travaillée par une tension dans laquelle les deux termes ne peuvent ni se contredire¸ ni s´ignorer¸ ni se confondre. Cet aspect¸ nous le trouvons chez Averroès et d´une autre manière chez Saint Thomas¸ en ce sens que la raison y est envisagée de telle sorte que son accord avec la Révélation apparaît comme une conséquence nécessaire et non comme le résultat accidentel d´un simple souhait de conciliation ou de compromis. La foi dans la révélation n´a pas pour effet de détruire la rationalité de nos connaissances¸ mais de lui permettre d´être plus pertinente. De même que la grâce¸ comme dit Saint Thomas ne détruit pas la nature mais la féconde¸ de même la foi par l´influence qu´elle peut exercer sur la raison permet le développement d´une activité rationnelle plus judicieuse et mieux accomplie.

Un analyste ne peut qu´être attentif à ces considérations¸ surtout à cette tension entre la foi et la raison¸ dont l´intérêt est qu´elle renvoie¸ dos à dos¸ deux attitudes extrêmes :  
1. La première est celle d´un rationalisme étriqué¸ borné qui attribue à la seule raison naturelle ce qui n´est connaissable que par la foi.  
2. La deuxième attitude est celle d´un fidéisme dont les adeptes ne se fient qu´à la foi et refusent toute justification rationnelle. Pour ces derniers¸ les Ecritures suffisent : pourquoi auraient-ils besoin d´Aristote ? Ils se réfèrent à la parole d´Isaïe : « je détruirai la sagesse des sages¸ et jetterai l´intelligence des intelligents ». Le fidéisme glorifie l´absurdité de la foi et bannie la folle raison qui a la prétention de juger humainement des choses de Dieu. Il est donc vain et inadmissible pour le fidéisme de construire¸ comme le font nos trois philosophes¸ une doctrine qui puisse éclairer aussi bien les croyants et les incroyants. Pour le fidéisme la vérité est inscrite une fois pour toutes dans les Ecritures¸ et la lecture obstinée de ces Ecritures finira par produire un effet de possession par la lettre.

On voit¸ par là¸ comment ces considérations sur la foi et la raison¸ peuvent intéresser le psychanalyste¸ notamment concernant la question du transfert. Contrairement à ce qu´affirme Al Ghazali¸ et avant lui saint Augustin¸ la foi ne s´entretient pas de « l´absurde »¸ mais de la raison. De même¸ pour la psychanalyse¸ le transfert¸ loin d´être réduit à une aberration¸ relève d´une opération logique¸ qui trouve sa raison dans ce que Lacan appelle « le sujet supposé savoir ».

A partir de là¸ une question se pose : si¸ comme on le dit en analyse¸ on est sensé guérir de l´amour de transfert¸ n´en serait-il pas de même de l´amour de Dieu ? La réponse de Freud¸ dans le Moïse¸ n´implique pas cette conséquence. On sait comment Freud maintient et préserve la nostalgie du père (l´amour du père). D´ailleurs¸ c´est en soutenant le projet de rassembler les deux Moïses dans un même et seul père¸ qu´il se trouve amené à placer le monothéisme au cœur de la psychanalyse. Est-ce à dire que la psychanalyse est monothéiste ? Bien que loin de tout sentiment religieux¸ Freud manifeste un certain théisme du père.

On sait comment Lacan aborde par un autre biais cette question du théisme. Avec son nouage borroméen et la distinction qu´il fait des trois pères : Symbolique Imaginaire et Réel¸ il jette les bases d´une psychanalyse qui ne soit pas nécessairement monothéiste. Il engage une trinité nouée non pas autour d´une substance¸ d´un être suprême¸ mais autour d´un trou¸ d´un objet trou¸ d´un rien¸ de ce rien que les mystiques éprouvent parfois sans rien en savoir. De sorte qu´une psychanalyse ne saurait correspondre à un message religieux¸ comme par exemple ce message chrétien qui annonce que notre vie ici-bas¸ plus ou moins désagréable connaîtra une fin heureuse dans la vision béatifique et dans la jouissance de l´être suprême.

Avec la catégorie du Réel¸ Lacan montre que la psychanalyse ne saurait viser un tel être suprême. La fin de l´analyse comporte la destitution du « sujet supposé savoir » et ce contrairement à ce que vise la grâce chrétienne où l´Autre est identifié à un « sujet supposé savoir »¸ où Dieu est supposé savoir ce qu´il fait. A suivre Lacan¸ il se pourrait que l´Autre ne sache pas ce qu´il fait et c´est le sens que l´on pourrait alors donner à la formule « Dieu est inconscient ». Permettez-moi alors une deuxième audace : s´il y a un athéisme de l´analyse¸ son expression nous semble donc être¸ non pas que « Dieu est mort » mais que « Dieu est inconscient ».

L´idée de Lacan¸ quand il rappelle que « ni Hegel¸ ni Freud n´ont percé le mystère d´Abraham »¸ c´est bien que la fin de l´analyse ne fait pas disparaître la question du désir de l´Autre. Qu´il n´y ait pas d´Autre de l´Autre n´implique pas que je me passe du désir de l´Autre. Si la fin de l´analyse met le sujet en rapport avec le désir de l´Autre¸ c´est précisément en tant que l´Autre ne sait pas d´avance ce qui va advenir. Il n´y a pas là de prescience . Il y a nescience¸ c´est-à-dire un non-savoir qui a pour effet d´ouvrir au sujet la possibilité d´un savoir libéré du culte de la lettre¸ libéré de l´amour de la lettre. Bref¸ un savoir pour ainsi dire troué. N´est-ce pas ce trou¸ cette place laissée vide¸ qu´il importe de reconnaître¸ et qui permettrait à nos trois monothéismes un rapport vivable entre eux ?

                                                                                                                                         Elie DOUMIT¸

                                                                                                                                           Fès 2005.